

République et l'archéologie (murs périboles) à propos de la délimitation des espaces consacrés sont convoqués dans des analyses critiques. Une approche profondément pluridisciplinaire (p. 91-104) confronte avec pertinence la figuration des espaces sacrés dans la *Thébaïde* de Stace et dans la peinture pompéienne du IV^e style. La deuxième partie (p. 107-170) regroupe six textes centrés sur la perméabilité de la frontière ; deux, plus historiques, s'interrogent, l'un sur le traité d'Apamée et ses suites territoriales et politiques avant l'avancée décisive du pouvoir romain et l'autre, sans minorer les conflits entre Rome et les Sassanides, met résolument en avant l'importance des contacts et des échanges. Les autres contributions relèvent de la linguistique et du « discours », qu'il s'agisse de distinguer les frontières entre préverbe et verbe en grec ancien (Homère et linéaire B), celles du récit dans l'*In Lucam* d'Ambroise ou encore des transgressions métaphoriques de la frontière dans l'*Ode* 17 de Bacchylide et dans les *Métamorphoses* d'Ovide. Les analyses de la dernière partie (p. 173-238) retiennent la frontière comme élément de construction des identités. Philon d'Alexandrie est partagé : à l'occasion de son ambassade auprès de Caligula, il ne manque pas de souligner la frontière entre l'identité juive et le contre-modèle romain mais en la relativisant. Pour les Grecs comme pour les Indo-Aryens, le terme de « barbare », en stigmatisant l'autre, permet d'affirmer sa propre identité. Après la colonisation romaine, à Dion de Piérie en Macédoine les frontières juridiques et linguistiques évoluent : les différences entre les « Italiens » et les Hellènes romanisés s'estompent, le grec restant la langue épigraphique la plus utilisée. Alors que l'iconographie donne à voir des rapports brutaux dominant-dominé entre les Égyptiens et leurs voisins du Levant dénommés « Asiatiques », les sources administratives et archéologiques témoignent, elles, d'un attrait certain de l'exotisme. Quant aux nécessités militaires qui ont imposé à Rome, face aux cavaliers parthes, de renforcer le rôle de la cavalerie dans son armée, elles ont suscité un discours plus positif sur la cavalerie, devenant part de l'identité romaine. Il est toujours difficile pour un éditeur d'ordonner avec cohérence des contributions nombreuses et très diversifiées, même si la documentation fondée sur les textes domine largement. Même si les acceptions de la frontière sont largement conçues, la présence de certaines contributions, quelle qu'en soit la valeur intrinsèque, apparaît un peu incongrue. Chacun fera donc son choix de lecture en fonction de ses propres préoccupations de recherche mais il faut souligner que chaque auteur propose des pistes de réflexion neuves, des hypothèses qui, grâce au croisement des sources, remettent en cause des « vérités » établies. Une solide bibliographie, un *Index des noms propres* et un *Index des auteurs* donnent des bases de qualité à ces travaux prometteurs.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

François DE CALLATAÏ (Ed.), *Quantifying the Greco-Roman Economy and beyond*. Bari, Edipuglia, 2014. 1 vol., 260 p. (PRAGMATEIAI, 27). Prix : 60 €. ISBN 978-88-7228-744-6.

Ce volume comprend les actes d'une rencontre qui s'est tenue à Bruxelles en octobre 2009, intitulée *Long-term quantification in Ancient Mediterranean history*.

François de Callataÿ, instigateur de la rencontre et éditeur du présent volume, montre bien, dans la préface et surtout dans le texte approfondi d'introduction, la nécessité d'affronter la question de la quantification en histoire ancienne, d'un point de vue proprement historique – puisqu'il s'agit bien de définir des évolutions ou des comparaisons sur le long terme. Cette approche quantitative est aujourd'hui inévitable pour plusieurs raisons (p. 15-16) : c'est une tendance marquante dans toutes les sciences sociales aujourd'hui, et la production de données nouvelles et d'un type nouveau, notamment par les disciplines scientifiques associées à l'archéologie, rend ce type de démarche indispensable et incite en retour à l'utiliser sur des données de type plus classique (données textuelles notamment). Ce texte d'introduction retrace l'histoire des méthodes quantitatives avec une hauteur de vue remarquable, en se plaçant à la fois dans le développement des méthodes historiques, les sciences sociales et la crise économique globale. Fr. de Callataÿ offre aussi, dans sa préface, des résumés précis de chaque contribution pour dessiner la cohérence d'ensemble du volume ; de ce fait, on pourra s'épargner ici l'exercice qui consiste à évaluer chaque article pour aller directement à quelques questions générales sur la quantification en histoire ancienne, particulièrement en histoire économique. On pourra lire aussi G. Béaur, « Âge critique ou âge de raison ? Les dix ans d'*Histoire & Mesure* », *Histoire & Mesure* 11 (1996), p. 7-17, où se trouvent déjà exprimés les problèmes qu'on aborde ci-dessous, et au cœur desquels se trouve le rapport entre méthodes nouvelles et sources nouvelles. Quelles données quantifier ? C'est de là qu'on peut partir, et c'est bien là qu'est la question cruciale. Il est vrai que l'arrivée de données nouvelles, d'ordre climatique, géologique ou biologique, établies par les sciences de la nature qui travaillent désormais étroitement avec l'archéologie, suppose qu'on puisse adopter des démarches adaptées. Mais il s'agit ici d'une quantification propre à des disciplines particulières, qui ensuite forment des données utilisées par des historiens. Les données sur les variations climatiques en sont un bon exemple. On peut les utiliser pour essayer de savoir si le texte d'Hérodote qui décrit des conditions climatiques rudes dans le Pont nord a une qualité historique ou pas (Bresson, p. 43-62). On peut aussi les utiliser pour tenter d'établir une hypothèse ancienne, comme le rôle du climat dans la « chute » de l'Empire romain – mais on le voit, ici la quantification reste extérieure à l'histoire (*ibid.*), qui l'utilise pour préférer telle ou telle hypothèse ancienne. Ce n'est pas illégitime : c'est au fond ainsi que fonctionne souvent le rapport entre archéologie (générale) et sciences de la nature. Ces dernières établissent, avec leurs méthodes, des séries, des graphes et finalement des faits, et l'historien-archéologue les intègre ensuite dans une histoire économique ou sociale restant au fond très littéraire et classique. Quand l'historien tente d'aller plus avant et de quantifier ses objets propres et habituels, très paradoxalement, il se retrouve à délaissier la production de données nouvelles. C'est ainsi qu'on tente depuis un bon demi-siècle de mesurer le PIB des États anciens, notamment l'Empire romain, avec toujours les mêmes chiffres et les mêmes méthodes (critique intéressante de ces tentatives par Lo Cascio et Malanima, p. 230-233). Il s'agit toujours d'estimer la population, puis sa consommation minimale. Ce livre comprend plusieurs morceaux de bravoure de ce type : l'article de J. Ober, qui tente de comparer le taux de croissance d'Athènes et celui de la Rome impériale ; celui de W. Scheidel, qui compare les niveaux de salaire à une échelle très vaste ; celui de G. Aperghis, qui tente de construire un modèle de l'éco-

nomie séleucide, sont les plus audacieux. Sur cette démarche, il faut relever les points suivants : 1. tenter la quantification est légitime, mais une démarche de quantification ne légitime pas automatiquement tous les chiffres utilisés. Mesurer un PIB à partir de chiffres de population extrêmement fragiles, ou construire un modèle (Aperghis) fondé sur de telles estimations, est extrêmement dangereux ; 2. tenter la quantification ne dispense pas de critiquer les données disponibles. Que signifie comparer un salaire du I^{er} s. de notre ère et un salaire du XVI^e s. en dollars de 1980 ? Parler, comme Ober, d'un marché du travail à Athènes, ou comme Scheidel comparer des salaires romains avec ceux d'Amsterdam et Florence entre 1400 et 1800 est assez peu justifié, sinon clairement déplacé ; 3. La quantification n'est pas un cache-sexe et ne devrait pas l'être. Les thèses de J. Ober sur la répartition équitable de la richesse dans le monde grec sont articulées à d'autres thèses, parfaitement contestables, sur le marché et la démocratie. Elles ne sont pas explicitées ici. Comme on pouvait s'y attendre, deux contributions sont centrées sur les prix comme révélateurs des mécanismes de marché, ce qui en soi est discutable (van der Spek, van Leeuwen et Temin). Ici aussi s'appliquent les précautions indiquées à l'instant : la nature des prix utilisés est souvent discutable (administrés ou pas, et dans quelle mesure) ; comparer par exemple les prix des céréales et des dattes en Babylonie passe sous silence des conditions agricoles très différentes. Enfin, et c'est la troisième situation, l'historien ou archéologue peut tenter de construire des données nouvelles qui ne soient pas les mêmes séries de salaires et prix mais soient des corpus quantifiables représentant probablement des ensembles plus vastes. C'est ainsi qu'on en arrive aux *proxies*, sur lesquels les réflexions de Wilson sont pertinentes et indispensables. On voit au cours du livre, et notamment chez Wilson et Jongman, des séries de trésors monétaires, de superficies de bâtiments domestiques, de constructions publiques, et évidemment la série des naufrages, sur laquelle les observations de Wilson, encore une fois, doivent être lues ; on y trouve aussi des séries nouvelles, moins connues ou neuves, comme la capacité des installations de production de salaisons. Tout cela semble toujours pointer dans la même direction, celle d'une augmentation très nette de la population et de la production jusqu'au Haut Empire, puis un tassement plus ou moins net où, si on en croit une perspective malthusienne assez largement répandue dans le livre, la peste antonine aurait joué un rôle central. Toutes les contributions constatent assez clairement ce mouvement ; mais personne ne se risque à franchir le pas de la croissance extensive à la croissance intensive, sauf sous forme d'hypothèse prudente. Ceux qui en sont les plus proches sont les auteurs des contributions sur les salaires, et Lo Cascio et Malanima plus que Scheidel : ils pensent que les salaires ont atteint des niveaux absolus à l'époque romaine qui sont comparables aux niveaux de l'époque moderne. C'est peut-être ici qu'il faut revenir à l'article de G. Béaur cité plus haut et au bilan qu'il tire des dix premières années de *Histoire & Mesure*. Qu'est-ce qui est neuf aujourd'hui en histoire ancienne ? Qu'est-ce qui distingue la quantification pratiquée aujourd'hui d'un phénomène de simple rattrapage qui mettrait l'histoire ancienne au diapason d'autres périodes, plus marquées par l'histoire économique et sociale des années 1960-1970 ? La réponse est sans doute, non dans les méthodes elles-mêmes, ni dans la recherche des *proxies* pour suppléer aux données directes, mais dans le domaine d'application : ce qu'on quantifie, c'est la croissance, dans une perspective d'histoire globale. La quantification est strictement liée à des comparaisons vastes

avec des époques lointaines et à la recherche de la performance d'une économie, dans un cadre néo-institutionnaliste évident. La perspective quantitative appliquée à la croissance économique atteint cependant assez vite ses limites : impossibilité de démontrer une croissance intensive, ce qui semble condamner à l'accumulation de *proxies* montrant toujours plus ou moins une courbe qui en définitive est à peu près celle de la population ; épuisement rapide des perspectives de comparaison à échelle globale, c'est-à-dire de juxtaposition des réalités antiques avec les réalités modernes. C'est là sans doute que le bât blesse. Le salaire moyen romain est-il inférieur ou égal au salaire moyen italien de 1450 ? La performance de l'économie romaine est-elle supérieure à celle de l'économie britannique de 1850 ? Il vaut la peine de poser ces questions. Ce qui reste douteux, c'est de savoir s'il faut leur donner un rôle vraiment central, et si on peut espérer y répondre avant d'avoir établi ce qu'était un salaire antique, quel a été le rôle de l'esclavage dans l'apparition du salariat, etc. S'il est important de se donner les moyens de quantifier – et à ce titre ce livre est extrêmement précieux par le tableau des pratiques actuelles qu'il dresse – il est tout aussi important de poser des questions plus larges sur la nature des économies que l'on compare, et pas seulement sur leurs performances. Cela permet d'utiliser à bon escient les *proxies* disponibles, pour définir des ruptures importantes dans l'histoire économique ancienne. Plutôt que de chercher à établir un salaire moyen pour l'ensemble de l'Antiquité et du Moyen Âge (p. 117), on pourra alors établir sur des bases plus solides, par exemple, les effets de l'urbanisation archaïque ou hellénistique.

Julien ZURBACH

Frank L. HOLT, *The Treasures of Alexander the Great. How one man's wealth shaped the world*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 295 p (ONASSIS SERIES IN HELLENIC CULTURE). Prix : 29,95 \$. ISBN 978-0-19-995096-6.

L'ouvrage de Frank L. Holt traite de l'économie des conquêtes d'Alexandre, de ce qu'Alexandre a gagné à la guerre, de la fiabilité des preuves de la richesse d'Alexandre, de sa gestion et de ce qu'Alexandre a dépensé. Il s'intéresse aux motivations d'Alexandre, à son utilisation et à l'abus qu'il fait de ses richesses, aux effets économiques de la conquête d'Alexandre, en n'hésitant pas à adopter un point de vue interdisciplinaire sur ces questions. Le livre est divisé en sept chapitres, le premier étant une introduction et le dernier une conclusion générale. Dans son premier chapitre (p. 1-22), F. L. Holt s'interroge sur les sources et les méthodes qu'il a à sa disposition pour étudier l'économie d'Alexandre, car il est très difficile d'établir une comptabilité précise et sûre à partir des sources antiques. Mais l'auteur montre dans quelle mesure il est possible d'analyser et d'utiliser les données chiffrées qui nous ont été transmises, avec la plus grande prudence possible. Dans le chapitre deux (p. 23-43), F. L. Holt revient sur le jeune Alexandre et les récits qui le montrent dans un état de pauvreté vertueuse (par opposition au luxe décadent de la Perse). Holt remet en cause cette image, présentée notamment par Alexandre dans son discours d'Opis à des fins de propagande, et souligne que, en prenant en compte la fortune laissée par Philippe, Alexandre bénéficiait au début de son règne d'une richesse déjà extrêmement importante sous des sources différenciées. Le chapitre trois (p. 44-67) s'inté-